NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 6 1947

Prédication au Moyen Age

L. STINGLHAMBER

p. 651 - 664

https://www.nrt.be/en/articles/predication-au-moyen-age-2863

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

PRÉDICATEURS AU MOYEN ÂGE

Il n'est pas aisé d'écrire l'histoire de la prédication au moyen âge. Plus que dans quelque autre champ de la littérature, ce qui nous manque ici, ce sont les textes. Mais, dira-t-on, cette patrologie de Migne et ces catalogues de manuscrits ?

Hélas ! tous ces sermons et ces homélies nous ont été transmis en latin, alors que plus personne ne doute aujourd'hui qu'ils n'aient été prononcés pour la plupart en langue vulgaire. Le mal serait moindre si nous pouvions nous assurer de la fidélité des traductions. Or celles-ci se réduisent ordinairement à n'être plus que des résumés, sauvegardant la structure logique du discours, mais privés de ces morceaux narratifs et de ces exemples, qui paraîtraient certainement aux yeux de nos contemporains les témoignages les plus intéressants.

Par ailleurs les rapporteurs, quand il y en a (1), étant généralement des hommes cultivés, tiennent absolument à ne laisser passer aucune subtilité, aucune pointe, aucune de ces comparaisons dans le genre précieux, dont nous ferions bon marché. Mais ils ne montrent que dédain pour les traits colorés trop populaires à leur goût : « Ici le prédicateur raconta des histoires que, pour faire court, nous avons laissées de côté ». Cependant, en France et au début, le reportage est rare. Le plus souvent l'orateur rédigeait lui-même ses sermons en latin, soit pour satisfaire à l'avidité des admirateurs, soit pour offrir à ses collègues des modèles et des exposés tout faits, soit en vue de conférer à ses œuvres une pérennité et une célébrité que le français ne lui promettait pas !

Il ne faut pas oublier que, seul, le latin est alors la langue de la littérature et de l'intelligence ; la langue européenne aussi, tandis que les dialectes romans demeurent confinés dans les rangs méprisés de nos patois actuels. C'est seulement la réforme de Ronsard qui mettra plus tard la langue nationale sur le pied de l'égalité et encore ! Lingendes n'écrira-t-il pas ses sermons en latin, sous la minorité de Louis XIV ?

En sorte qu'il ne nous reste aucun témoin direct de l'éloquence sacrée du moyen âge. Pas même les textes français de Robert de Sully, qui sont des traductions du latin. Quant aux sermons en latin macaronique, dont les manuscrits pullulent à la fin du moyen âge, ils sont le fait des compilateurs qui ont enfilé, à la suite des locutions latines jugées inadéquates, le mot ou l'expression française typiques.

De là, de ce défaut de la parole prise sur le vif ou écrite en vue d'être prononcée, le ton froid, didactique, livresque de ces composi-

(1) Au XIII[e] siècle il y eut pas mal de sermons pris à la volée ; voir le chapitre intéressant du P. J. de Ghellinck, sur la tachygraphie à l'époque des Pères de l'Église : *Patristique et Moyen Age*, tome II, Bruxelles, Edition Universelle, 1947.

tions, où l'on sent peu d'émotion ou de mouvement. Qui les parcourt les lit sans doute avec intérêt, mais croirait lire une dissertation plutôt qu'une harangue ; il y trouvera maint procédé de style, mais aucun procédé oratoire. Tout au moins pas avant le XIV^e^ siècle, à partir duquel les coups directs à l'auditoire se multiplieront, au milieu d'un appareil du plus mauvais aloi.

Les seuls sermons dont nous possédions le texte original latin, ce sont ceux qui furent prêchés devant des auditoires de clercs, universitaires, chanoines, ou moines. Mais ils sont aussi décevants que les autres, au point de vue oratoire.

Et cependant nous savons par les succès obtenus, croisades prêchées, hérésies terrassées, engouement des foules, réactions insolites des auditeurs, jusqu'à quel point le public était touché. Saint Bernard lui-même n'était pas à l'abri de ces effets de ressac. Expliquant un jour les opinions d'Origène sur le dixième chapitre du Lévitique, il eut à s'interrompre : « Que signifient, dit-il, ces grognements inaccoutumés... Vous avez bien fait de me manifester par vos grognements que vous n'étiez pas de cet avis ».

En conclusion de ce préambule, soulignons donc que, dans l'état actuel des études littéraires, tout ce qu'on peut dire des sermonnaires du moyen âge garde un caractère approximatif, malgré les consciencieux travaux de Bourgain, *La Chaire française au XII^e^ siècle,* de Lecoy de la Marche, *La Chaire française au XIII^e^ siècle,* et de Hauréau, dans le chapitre qu'il a consacré aux sermonnaires, tome XXVI de l'*Histoire littéraire de la France.*

Toutefois, ce qui ressort nettement, ce sont les lignes générales de l'histoire de la prédication. C'est ainsi qu'on peut affirmer qu'elle naît pratiquement au XII^e^ siècle. Comme le fait judicieusement remarquer le P. J. de Ghellinck dans sa magistrale étude sur *L'essor de la littérature latine au XII^e^ siècle,* les siècles antérieurs, à part quelques sermons de Pierre Damien et d'Anselme de Cantorbéry, ne nous ont rien laissé. En fait, ils se rattachent tous les deux au vaste mouvement de renaissance qui s'annonçait dès la fin du XI^e^ siècle.

En sorte que c'est à ce mouvement prodigieux, à cet éveil de l'intelligence dans tous les domaines, qu'il faut sans nul doute attribuer l'éclosion de ce besoin de savoir et de se purifier, en un mot de cette exigence d'infini à laquelle la parole sacrée fournissait son aliment.

Comment oublier que le XII^e^ siècle a été le siècle des premières grandes inventions, telles que les énumère Lefèbvre des Noëttes : moulin à vent, collier d'attelage, scierie mécanique et tant d'autres, sans compter le vitrail ; le siècle des cathédrales et des universités ; celui des épopées et de la poésie d'amour courtois, éclose probablement sous l'influence des grandes dames de Provence, de Robert d'Arbrissel, cet illuminé mystique, et des poètes persans dont Guillaume IX avait ramené les thèmes des rives de l'Oronte, au re-

tour de la deuxième croisade ? Le siècle enfin de la féodalité, c'est-à-dire de l'honneur, de la fidélité et du sacrifice.

Quel parti ne tirera pas de cet humanisme raffiné un psychologue et un poète comme Chrétien de Troyes ? Et comment croire que ces mêmes auditoires, si avides de parole, de trouvères, de diseurs et de discours, car presque toute l'épopée est en discours, n'aient pas sollicité des maîtres de la pensée chrétienne la manne dont leurs âmes avaient faim ?

Or il se faisait que les maîtres abondaient au XII[e] siècle Sans doute, ils s'adressent à une élite. On ne peut pas dire que la prédication soit vraiment populaire avant le XIII[e] siècle. Ce n'est qu'à l'arrivée des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs qu'on verra se populariser le sermon, avec tous les inconvénients qu'entraîne la démocratisation du genre.

A part quelques exceptions, comme Pierre le Chantre († 1197), Maurice de Sully, évêque de Paris († 1196), Raoul Ardent († 1101), dont le verbe était un glaive, qui attaquait les grands, les riches et les oppresseurs de toutes sortes, les autres membres du clergé séculier semblent s'être adressés spécialement à des prêtres, à des religieuses ou à des clercs.

Les ordres religieux non plus n'étaient guère répandus dans la foule. Cluny, la Chartreuse, Cîteaux, Clairvaux, Saint-Victor, Sainte-Geneviève, Fontevrault, sont des foyers de science. Peut-on dire qu'ils rayonnent sur les masses ? Ne s'enferment-ils pas au contraire dans le cadre du monastère ? Les homélies de Pierre de Celle († 1183), un des meilleurs prédicateurs du XII[e] siècle, ont été adressées presque toutes à des moines. Sur quatre-vingt-quinze sermons, deux seulement ont été prononcés devant le peuple. Des trente-quatre sermons d'Abélard († 1142), pas un qui ne vise un public érudit, moines de Reims et de Saint-Gildas, ou religieuses du Paraclet.

Isaac de l'Etoile († 1155), lui-même, le plus familier des orateurs de ce siècle, prêchait chaque jour à un auditoire de moines, de convers et de laïques ; mais ce n'était nullement un auditoire populaire, à en juger par les cours de psychologie et de théodicée que nous proposent les cinquante-quatre sermons témoins de l'éloquence du pieux abbé de Ré. Adam de Perseigne († 1204), prédicateur de la quatrième croisade, aimait surtout à publier les louanges de la Vierge devant les femmes du monde, Blanche de Navarre, la comtesse de Chartres.

Hugues de Saint-Victor († 1141) « fut la harpe du Seigneur et il unissait les grenades symbole des vertus, aux clochettes symbole de la prédication ». Mais ses dix-neuf homélies sur l'Ecclésiaste, tout ce qui nous reste d'authentique, sont des leçons écrites à la demande des chanoines.

En somme, on le voit, ce qui caractérise l'art oratoire au XII[e] siècle, c'est son aspect aristocratique, savant, et pour tout dire sa rhétorique. Plus latine que française, l'éloquence relève de Quintilien. C'est un art de pastiche.

Il faut cependant réserver une place d'honneur à deux maîtres de la parole : saint Norbert († 1134), le fondateur de Prémontré, le plus grand prêcheur du siècle, et le plus grand remueur de foules après saint Bernard, mais dont il nous est impossible d'apprécier le talent, sur les trois fragments qui subsistent de tant de prédications apostoliques. Et saint Bernard († 1153), prédicateur de la seconde croisade, voix forte dans un corps débile, dont les discours étaient toujours à la portée des auditeurs ; « parlant aux habitants de la campagne, comme s'il n'eût jamais habité que les champs, et en général à toutes les classes d'hommes, comme s'il n'avait jamais eu d'autres occupations que les leurs ; lettré avec les érudits, simple avec les simples, sage et parfait avec les âmes spirituelles ». Il semble avoir joui au dire de ses biographes d'un don d'adaptation qui soulevait l'enthousiasme. Et pourtant comment croire qu'il ait pu transporter les Germains, ainsi qu'on l'affirme, lui qui ne parlait point leur langue ? Enfin ses panégyristes eux-mêmes avouent qu'il « ne marche que par reprises et soubresauts », ses homélies manquant d'enchaînement et de force progressive, sans offrir un seul discours achevé. Elles présentent toutefois de beaux passages et des élans oratoires isolés, comme dans l'éloge funèbre de son frère, car nous sommes ici à la source de l'oraison funèbre, ou mieux encore peut-être dans cette page touchante, tirée du troisième sermon sur le Cantique, où il nous parle de la face du Sauveur : « Puis, que nous nous hasardions à nous élever jusqu'à cette bouche pleine de gloire et de majesté. Je ne le dis qu'avec frayeur, pour la regarder, bien plus, pour la baiser... Et par ce saint baiser, nous nous unissions étroitement à lui et devenions un même esprit avec lui. C'est avec raison que tous les battements de mon cœur se tendent vers vous. Ma face vous a cherché. Je chercherai, Seigneur, votre face adorable... Et maintenant, que reste-t-il, sinon que, daignant m'admettre au baiser de vos lèvres divines, dans la plénitude de la lumière et la ferveur de l'esprit, vous me combliez de joie par la jouissance de votre visage ? Approchez de moi, Seigneur, apprenez-moi, où vous paissez, où vous reposez en plein midi » (2).

Il baise d'abord les pieds, puis les mains, puis la bouche ; trois degrés de cette union de l'épouse avec son bien-aimé. Quelle parenté avec le Cantico de saint Jean de la Croix ! Quelle rêveuse homélie, avec ces couplets harmonieux, doucement bercés par la mélodie mystique ! C'est une des rares, qui prolonge jusqu'à nous l'écho de la parole vivante du poète lyrique et du pénétrant orateur, car elle a

(2) *Sermo 74 in Cantica.*

retenu sa marque d'authenticité, le souvenir de cette interruption survenue brusquement pour la couper : « Mes frères... des gens dont on vient de m'annoncer l'arrivée me forcent d'interrompre... ».

Heureuse intempestivité dont la trace nous garantit le caractère original de cette symphonie inachevée.

Et maintenant, avant de quitter ce XII[e] siècle si étonnant à tant d'égards, essayons de nous rendre compte le plus exactement possible, du genre de sermon qui a fleuri à l'époque et dont le modèle s'est imposé longtemps encore dans les écoles.

Pour y réussir, le moyen le plus démonstratif nous paraît être de résumer à titre d'exemple, dans ses traits essentiels, un sermon classique, le seizième de Pierre de Celle, l'homélie sur l'évangile du premier dimanche de carême. Le personnage de Pierre de Celle est bien connu : directeur des études à Moutier-la-Celle, protecteur éclairé de Jean de Salisbury, l'âme de la deuxième renaissance, réformateur de Saint-Remy, évêque de Chartres, c'était un des orateurs les plus en vogue, toujours attendu avec impatience et dont les discours étaient dispersés aux quatre coins du ciel, ainsi qu'il nous le confie lui-même, telle la paille au vent.

L'homélie qui nous occupe peut dater de 1160. Comme il est de règle, elle développe un texte évangélique : *Ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.*

Tout le discours est construit sur une allégorie, celle d'une campagne militaire. « Quand il fallait partir pour la guerre, l'arche précédait le peuple... Considérons notre chef, notre tête de bataille, et voyons donc son comportement à recevoir les coups, à les supporter, à les rendre ».

Chacun de ces termes est à son tour analysé, le troisième plus longuement, ce qui donne occasion de citer les réponses du Sauveur à Satan, et d'y voir une sorte de raisonnement avec gradation et conclusion : *Vade Satana* ; « c'est ainsi que la Sagesse reçoit l'assaut de l'ennemi, lui opposant le bouclier de la patience, de la raison et de l'autorité des Ecritures et non la fuite, les cris et les vaines clameurs. Ainsi David contre Goliath, Samson contre l'ours, Gédéon contre Amalech, Josué contre Pharaon, Seon, et Og, ainsi procédaient ces tours du Liban, en face de Damas, c'est-à-dire le diable ».

Passons maintenant en revue les forces de l'ennemi, « ad phalangas veniamus ». « Voyez ces princes des ténèbres cuirassés et casqués, montés sur des chevaux et sur des chars, accourant des quatre vents du ciel pour écraser le peuple chrétien ». Suit une citation des psaumes. Puis vient la description du camp ennemi ; il est situé à gauche du champ de bataille ; à droite s'étend celui des chrétiens ; entre les deux coule la rivière baptismale ; et derrière les chrétiens se dresse la ville de Sion, suprême refuge, de même que derrière

les démons s'érigent les tours de Babylone. Ceux-ci s'appuient sur leur force, tandis que tout notre recours est dans le bras du Seigneur... à l'exemple de Judas, David, Samson, Gédéon, Abraham, Moïse, Josué, dont les prouesses, accomplies par la grâce du Tout-Puissant, sont ici relatées.

Après cette vue panoramique, entrons dans le détail, c'est-à-dire dans l'énumération des effectifs. Voici d'abord le prince du mal, larve d'enfer à sept diadèmes, trônant dans la « cathedra pestilentiae » et convoquant autour de lui ses capitaines, pour leur communiquer ses secrets et ses ruses.

Le premier de ces lieutenants, c'est l'Orgueil, « cuius nomen declinatur genere feminino, sed malitia eius non declinatur etiam a genere masculino ». Jeu de mots, fort apprécié, sur les deux sens de declinare, conjuguer et abaisser. La puissance invincible de l'orgueil est alors l'objet d'une magnifique prosopopée, le clou de tout le sermon, pour nous dépeindre la joute de cette reine des Amazones à l'encontre des jeunes gens, vieillards, vieilles femmes, clercs, ermites et son triomphe insolent, jusqu'au moment où elle s'attaque à Jésus.

A sa rescousse surviennent ses deux filles, la Gourmandise et la Vanité. Nous n'allons pas les accompagner. Nous nous arrêterons sur la pointe ingénieuse où se complaît l'orateur à propos de la gourmandise. Si elle tente Jésus, ce n'est point par la grossièreté. Ce qu'elle va solliciter en lui, c'est l'appétit du miracle : « Gulam non gulosam Jesu attrectans, putavit se lenire illam et demulcire ut peteret escas, non de consuetudine esurientis, sed de potentia miracula facientis. Tentavit ergo gula de gula Dominum, ut ex proprio desiderio gulae panem faceret... ».

Il serait difficile d'être à la fois plus alambiqué et plus traditionnel, s'il est vrai que ce mauvais goût rejoint à travers les siècles celui de saint Jean Chrysostome, quand il dissertait sur la raison pour laquelle l'apôtre Pierre était mort crucifié les pieds en l'air, ou encore de saint Augustin lorsqu'il glosait sur la sentence résignée du Baptiste : « oportet me minui ».

Cette évocation nous amène à une conclusion, à savoir que l'art oratoire du XII[e] siècle se calque en réalité sur l'éloquence des Pères de l'Eglise, en empruntant leurs procédés, sans toutefois imiter leur effort de pensée.

Ces procédés, on les aura relevés au passage, sont l'analyse abstraite des concepts, l'énumération des significations possibles d'un mot, les applications d'un sens allégorique ou tropologique, les allégories et les personnifications qui, bien avant le *Roman de la Rose*, foisonnaient donc dans la littérature sacrée, les souvenirs bibliques, les comparaisons, les citations de textes plus ou moins habilement enchâssés, enfin la pointe, ce rapprochement subtil de termes dont les

relations sont tirées par les cheveux.

Bref, rien de ce qui devrait constituer l'éloquence comme un art, c'est-à-dire comme création. Car enfin être éloquent, ce n'est pas seulement disserter, ni paraphraser, ni développer un thème par le dehors, en l'étirant dans le dévidoir d'une chrie, c'est au contraire creuser en profondeur, pour rattacher le sujet à un système d'idées générales, où à une observation psychologique personnelle et pénétrante, sans compter les images suggestives, le rythme, la structure dynamique et l'optique de la chaire. Il est vrai que pour ce faire, il faut avoir appris à penser par soi-même et que cet usage de la raison ne s'apprendra que plus tard, à l'école des anciens et de Montaigne.

Nos orateurs du XII^e siècle ne sont encore que des écoliers, auxquels bon nombre de leurs successeurs du XIII^e reprendront encore le fil de la même tradition érudite et livresque, comme Elinand († 1237), célèbre cistercien flamand, qui fut trouvère avant son moniage et de qui nous conservons ce curieux sermon pour le jour de l'Epiphanie, où il compare pédantesquement l'avènement du Christ à l'entrée triomphale d'Auguste à Rome après la victoire d'Actium.

Des écoliers qui sur un point toutefois ont su s'émanciper et retrouver le naturel, je veux dire sur le chapitre de la satire des mœurs. La société n'était pas brillante ; simonie et déprédations de la part des évêques, paillardise du clergé, misère des pauvres, violences seigneuriales, pillages, incendies, profanations, usure, magie, roueries de la juiverie, tels étaient les brigandages contre lesquels s'élève l'indignation d'un Raoul Ardent ou d'un Maurice de Sully, et dont on retrouvera également la censure impitoyable dans les suites du *Roman de Renart*.

Les siècles suivants en verront bien d'autres. En attendant, c'est par cette brèche que s'échappera le flot de l'éloquence vengeresse de ces réformateurs, qui ne réformèrent d'ailleurs rien, parce qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient changer les institutions, mais qui libérèrent l'art oratoire de la gangue des clichés.

Ils ne furent pas les seuls. A côté de ces apôtres de la justice sociale, se levaient les hérétiques, par la voix desquels allait se créer la prédication populaire.

Nous avons fait remarquer que le sermon du XII^e siècle s'adresse plutôt à des auditoires érudits. Parmi les orateurs on n'en voit guère qui soient à la portée des petites gens. Détail significatif : dans les œuvres du temps, la seule figure de prêtre quelque peu répandue, ce n'est pas celle du Frère Mineur, comme chez Adam de la Halle, mais bien celle de l'ermite. C'est l'ermite qui ramène Tristan au devoir, l'ermite qui confessera Lancelot et qui révélera à Perceval le secret du Graal eucharistique. Jamais il n'est question de la prédication.

En réalité ce sont les hérésiarques disséminés dans le peuple, c'est la parole de Tanchelme († 1123), de Pierre de Bruys († 1147), d'Eon († 1148), et de tant d'autres prophètes albigeois, qui obligea les orateurs à descendre dans l'arène. C'est même cette transformation du genre des sermonnaires qui donne sa note caractéristique à l'éloquence sacrée du XIII[e] siècle. De savante et latine, elle devient combattante et populaire et elle s'exprime en langue vulgaire, sous l'influence surtout des deux ordres qui se fondent à cette époque, les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs. A partir du second tiers de ce siècle ils dominent nettement, au point d'effacer le rôle des prélats et des moines de Saint Benoît ou de Cîteaux. On ne rencontre plus qu'eux (3). Comme il faut s'y attendre, la plupart de leurs sermons, étant restés inédits, sont perdus pour nous. C'est à travers les manuels à l'usage des prédicateurs qu'on peut se faire quelque idée de leur manière. Un des plus intéressants est le *De eruditione praedicatorum* d'Humbert de Romans, cinquième général des Dominicains, décédé en 1277.

Les missions avaient pris une telle expansion qu'Humbert sentit la nécessité de donner à ses religieux un guide nouveau. Profitant du travail de ses devanciers, Etienne de Bourbon et Jacques de Vitry, il les imita et les compléta. Il n'entreprit point de fournir uniquement, comme le premier, un choix d'exemples, ni, comme le second, une série de discours modèles ; il prétendit exposer l'art de fabriquer promptement des sermons pour toute espèce de circonstances.

Ce qui ressort de l'étude de ces manuels, c'est que la prédication des dominicains était farcie d'exemples, d'anecdotes, tirées de l'histoire et de la légende, surabondante de vie et de couleur. Aux exemples il faut joindre les fables, dont s'animent même les sermons d'un orateur plutôt savant comme Jacques de Vitry. Elles constituent une flore fort intéressante au point de vue littéraire et embrassent presque tous les sujets traités par Esope, Phèdre, La Fontaine. Ces apologues, d'un charme et d'un naturel que n'a point dépassés le fabuliste, sont suivis d'une moralité plus sûre que chez lui. On y retrouve le *Renard et le Corbeau*, le *Savetier et le Financier*, la *Laitière et le pot au lait*, la *Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*, le *Lion et le Rat*, le *Loup et l'Agneau*, et cent autres.

Le dernier genre d'exemples est constitué par les moralités tirées des *Bestiaires*, décrivant les habitudes imaginaires ou réelles des animaux et fournissant aux orateurs une mine de comparaisons, d'enseignements et de symboles.

Cette méthode, toute contraire à celle des argumentations scolastiques, finit par tourner à l'abus, comme l'autre à la sécheresse. Les

(3) Ces grands réformateurs de la chaire sont également ceux qui inventèrent la chaire à prêcher, dans leur église de Toulouse.

contes futiles, bouffons, grossiers, qui apparaissent au déclin du XIII[e] siècle et que déplore l'auteur de la *Divine Comédie,* tiennent une place de plus en plus envahissante chez les sermonnaires postérieurs. On ira jusqu'à dérouler les *Métamorphoses* d'Ovide, si bien qu'au XVI[e] siècle les conciles se verront obligés d'interdire ces « historiettes de bonne femme ».

En outre des « histoires », ce qui caractérise encore la prédication du XIII[e] siècle, c'est la peinture de mœurs. Elle était incluse dans la satire de la société, telle que la présentait la chaire au siècle précédent, parce que toute satire implique un tableau de mœurs de ton réaliste, mais quelles proportions ne prend-elle pas ! Car, à côté des deux grandes catégories de sermons qui se partageaient le genre oratoire, l'homélie de la fête et le panégyrique, voici qu'il faut inscrire le sermon *ad status,* c'est-à-dire diversifié suivant la qualité des personnes ; en sorte que les tirades moralisantes, qui s'intercalaient dans le panégyrique ou l'homélie, vont constituer un type nouveau de sermon, à l'adresse tantôt des écoliers, tantôt des filles perdues, tantôt des femmes en général, sur qui se concentre la verve du sermonnaire, parce qu'elles portent hennin, robe fendue et souliers à la poulaine, et tantôt sur le menu du peuple, entre autres les marins.

Le cardinal de Vitry, le plus notable des orateurs de ce siècle, qui dépensa dans des expéditions lointaines une bonne partie de son existence, a retracé les mœurs des matelots en connaissance de cause. « Ces gens-là sont de vrais pirates, ravageant les côtes et les îles, submergeant les vaisseaux pour les dépouiller, vendant aux Sarrazins des armes et des balistes ; allant jusqu'à laisser mourir d'inanition les passagers pour leur extorquer de l'argent ».

A mesure que se dégradent les mœurs, nous voyons monter ces protestations, qui, durant le XV[e] siècle, s'enfleront au point d'engloutir la veine entière de l'éloquence dans le flot de l'invective.

Enfin un dernier trait qui ressort de la lecture de ces manuels, c'est le caractère mécanique de cette éloquence, trop souvent hâtive et primaire. Les prédicateurs n'ont plus le temps, ni la science suffisants. Qu'à cela ne tienne ; on leur glissera des sermons tout faits qu'ils apprendront par cœur, ou des canevas pour y broder selon les cas. Sans aucun respect de la propriété, ils iront jusqu'à dérober les textes des autres, sous la poussée d'une sorte de « communisme littéraire », ou plus simplement ils auront recours aux sermologes qui se vendent et se louent aux prix taxés en 1303 par le recteur de l'Université. Plus besoin de composer, ni de préparer ; on prêche *Abiiciamus,* ou *Suspendium,* c'est-à-dire les homélies toutes faites, débutant par ces mots et rédigées par des entrepreneurs spéciaux comme Guillaume de Mailly, Nicolas de Gorran, Jean de San Giminiano, dominicain toscan, mort en 1315 dont le Pourânas reçut le nom d'*Universum praedicabile,* cet ancêtre du *Dormi secure* (1395).

Déjà au XII[e] siècle, les savants et les saints, les Alain de Lille (1202), Pierre de Limoges, saint Antoine de Padoue, avaient imaginé des dictionnaires ou des recueils de ce genre dans le dessein de venir en aide à leurs jeunes confrères. Au XIV[e], l'abus ayant tué les bonnes intentions, le métier achèvera d'étouffer le talent.

Avant de suivre le génie oratoire au déclin de cette période, sur la voie funeste de la grossièreté, du cliché et de la bouffonnerie où il est engagé et d'où ne le tirera que la puissance des maîtres, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, apportons un exemple de bon sermon du temps, comme nous l'avons fait pour le siècle précédent. Rien ne permettra mieux de mesurer la différence.

Il s'agit d'une allocution prononcée dans la cathédrale d'Amiens, vers 1250, ou un peu après, puisque l'édifice ne fut terminé qu'en 1268.

Le discours est écrit à la va vite, peut-être même sténographié ; l'éloquence élevée y fait défaut ; mais que de mouvement, que de naturel !

« Bele douce gent, tant peu de vous comme il a repairié... ». Il parle à un petit groupe de pèlerins, en langue picarde. Après avoir exalté les benoîtes reliques de l'église d'Amiens, l'orateur blâme ceux qui demeurent en « terrien labourage ». « Bele douce gent, alés tout belement là ou vous savez et si lor blâmés lor folie et si lor dites le damage qu'ils puent rechevoir... et de tant d'omes et de fames comme vous y amenrés, N.S. de tantes couronnes vous vueille couronner en sa gloire ». Puis il énumère les indulgences accordées pour racheter les fêtes mal observées, les confessions mal faites, ou pour soulager les âmes du purgatoire. A ce propos il cite une chanson populaire :

Bone est la dolor
Dont je atend douçor
Et soulas et joie.

Il explique encore une autre faveur, celle de jouir d'un trentel à perpétuité (messe célébrée en chacun des trente prieurés d'Amiens). Revenant aux indulgences, il parle des jurements, dont il rappelle des exemples variés, du paiement des dettes, de la violation des serments, bref de toutes les fautes dont il dresse une revue pleine de pittoresque, et dont « serés quite, soit de tout, soit de la moitié, soit du quartier... Bele douce gent, la mère de Dieu vous est venue requerre à ceste sainte matinée ».

Enfin il termine par l'histoire édifiante d'un marchand qui, ayant perdu tout son avoir, en mérita la récupération par la médiation de Notre-Dame. L'aventure du moine Théophile, qui vendit son âme au diable, est aussi racontée, avec maintes digressions, où l'on nous fait part de l'état du diocèse d'Amiens, de ses pèlerinages et de sa richesse spirituelle et temporelle.

Ce sermon est anonyme, comme beaucoup d'autres parmi les meilleurs et les plus intéressants au point de vue de la langue. Telle est parfois l'humaine condition que les écrivains les moins appréciés de leur temps paraissent à la postérité supérieurs à bien d'autres qui jouirent d'une célébrité éphémère et académique. « Beaucoup sont restés dans l'ombre, notait Elinand, dignes pourtant de notoriété ; tant il est vrai que la faveur est chose frivole et fortuite ».

Lui-même cependant en fut comblé, avec Pierre de Limoges, Robert Grosse-Tête, Pierre de Tarentaise et nombre d'autres (pour ne rien dire des abbesses prêcheuses), parmi lesquels il ne surnage que ces anonymes ; exception faite pour Jacques de Vitry qui restera la grande vedette de la chaire au XIII^e^ siècle.

Il ne peut entrer dans les limites de cette étude de suivre par le détail le sort de la prédication au XIV^e^ et au XV^e^ siècles.

D'une manière générale, on peut dire qu'elle garda les caractères que nous avons signalés, jusqu'à l'époque du grand schisme, au moins dans les pays de langue d'oïl. Car, pour ce qui regarde la Provence, entraînée dans l'orbite de la Catalogne, il nous faudra signaler l'activité des orateurs « illuminés », qui se rattachent au mouvement dit de l'*Evangile éternel,* déclanché dès le début du XIII^e^ siècle par les ouvrages de Joachim de Flore († 1202).

C'est aux environs de 1384, un peu après le début du schisme d'occident, que saint Vincent Ferrier commença à Lerida cette foudroyante carrière de prédicateur, qui, partant d'Espagne devait le conduire à travers la France et l'Italie jusqu'en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. Parlant le français avec un fort accent valencien, il s'illustra surtout par ses missions en Bretagne, où il mourut à Vannes en 1415. Il nous reste de lui un livre de sermons qui ne donnent qu'une faible idée de l'ébranlement causé par sa parole.

Ce qu'il prêchait c'était la fin du monde, qu'il croyait imminente, et son levier était la terreur. Sillonnant la France en tous sens, il entraînait derrière lui des équipes de prêtres pour confesser, de chantres pour les offices liturgiques, de notaires même pour régulariser les actes, et des compagnies de pénitents, hommes, femmes et enfants, qui offraient aux regards par leurs flagellations une leçon sanglante de repentir et de macération. Les foules s'entassaient sur les places, trois heures durant et quelquefois plus, pour entendre Vincent signaler les causes, les effets et les remèdes des désordres qui bouleversaient la chrétienté. Et ses commentaires redoublaient leur effroi, car la colère de Dieu éclatait par la bouche de ce dominicain catalan. L'endroit où se déroula, par un prestige d'éloquence, la plus terrifiante de ces répétitions du jugement final fut longtemps appelé à Toulouse la Vallée de Josaphat. On ne savait plus où était le vrai pape, mais on avait ouï le tonnerre de Dieu et l'on s'était uni à la passion du Christ pour racheter les malheurs de l'Eglise.

Quel accord, pour le dire en passant, entre ces pieux « revivals » et le spectacle des Mystères, et l'éclosion chez nous du culte de la Vierge des Sept Douleurs, ou du Chemin de la Croix !

Ce siècle avait ses tares ; mais en même temps, quelle profondeur dramatique de sentiments poignants ! En vérité, nous avons tous été espagnols pendant cent ans. Et en effet, ce qui domine les esprits de 1350 à 1450, n'est-ce pas l'idée du sang et de la mort, qu'illustrait la danse macabre, cet épilogue de la prédication des moines mendiants, dont le cimetière des Innocents a gardé le souvenir (1425), et par opposition, comme pour chercher refuge contre le trépas, n'est-ce pas aussi le culte de la Vierge Marie ? Marie, la mort, les deux pôles du génie espagnol.

A cette ferveur et à ces tares ne devaient, hélas, succéder que les abus d'où est issu le mouvement de la Réforme.

Cinquante ans après le dernier triomphe de Vincent, l'indifférence, le verbalisme, la routine, le marché des indulgences, la tyrannie de l'argent poussaient l'Eglise au bord de la catastrophe.

C'est alors qu'apparurent les derniers et peut-être les plus puissants orateurs du moyen âge, sinon les plus élégants. Le premier, Alain de la Roche. Venu de Bretagne, il professa chez les dominicains de Paris. Mais son zèle apostolique ne tarda point à le lancer de ville en ville, et de 1460 à 1470 on le voit vagabonder en France et dans les pays voisins pour propager la dévotion du Rosaire.

Enfin voici, pour terminer, la troupe truculente de ceux qu'on appela les prédicateurs burlesques, un Guillaume Pépin, dominicain, le plus grave de tous, rompant ses lances contre le mercantilisme : « Voyez-moi ces prôneurs d'indulgences qui vendent le paradis, *pretio appreciato,* comme on vend des chevaux ou des porcs à la foire : J'offre une denrée précieuse. — Laquelle ? — Le Royaume des Cieux. — Combien ? — Pour de l'or et de l'argent, pour des couvre-chefs, des serviettes, des pots d'étain ; pour du blé, de l'orge et toute chose comestible. » Ou bien il s'en prend aux religieuses, aux moines débauchés, à la hiérarchie, à la dévotion, aux saints mêmes. Un Olivier Maillard, cordelier de l'Observance, trivial pour faire rire, mais surtout pour faire trembler, courageux pourfendeur des vices des grands, bousculant sans pitié et par tous les moyens les consciences malades : « La grande indulgence, leur criait-il, consiste à renoncer au péché. Croyez-vous qu'un usurier chargé de péchés en sera quitte pour déposer six blancs dans un tronc ? A tous les diables ces prédicateurs porteurs de bulles, colporteurs d'indulgences apocryphes, exploitant à leur profit la crédulité. A tous les diables les évêques qui prélèvent la part du lion. Ce sont tous des voleurs ! »

On voit le ton. On le retrouve sur les lèvres d'un autre cordelier de la même époque, environ celle de Villon, Michel Menot, qui com-

pare la passion du Christ à une chasse à courre ; ou encore de Jean Clérée, confesseur de Louis XII, qui s'amuse à rimer la sentence de Ponce Pilate ; ou du dominicain Jean Herold. Celui-ci nous a laissé dans son *Promptuarium exemplorum* et ses *Sermones discipuli* des modèles du genre, tout pimentés d'anecdotes souvent fort libres, de contes piquants, de légendes, comme celle de la courtisane ressuscitée qui se déclare en enfer, d'apologues plaisants comme celui des *Oies de Frère Philippe,* ou de ce prince élevé dans une tour en vue d'éviter le danger dont il est menacé, et qui rapelle étrangement le thème utilisé par Calderon pour écrire *La Vie est un songe.*

Il est vrai, au milieu de leurs bizarreries, ils sèment parfois un trait poétique : « Mais où sont, s'écrie Menot, les damoyselles qui ont tant fait parler d'elles ? »

Hélas, comme toujours, c'est le défaut que l'on imite ici. Voici venir cette parodie grotesque, qui se nomme le *sermon joyeux* et qui n'est qu'un monologue bouffon, le sermon de *saint Hareng,* de *saint Oignon,* de *saint Raisin.*

A vrai dire nos burlesques avaient eu des prédécesseurs dès le XIII[e] siècle et surtout plus tard sous le règne de Charles VI, quand le célèbre Jacques Legrand osait stigmatiser la reine Isabeau, « discoperta usque ad ombilicum » et foulant les dalles saintes avec des souliers à becs, empruntés aux ergots du diable.

Ils étaient moins coupables que le milieu où ils vivaient, ou que le moyen âge lui-même, dont ils reflétaient le mauvais goût. Ce qui est plus regrettable, c'est qu'ils aient suscité des « Fray Gerondio » en Espagne jusqu'au XVIII[e] siècle, tandis qu'en France, fort heureusement, l'école précieuse et les salons viendront à bout de les polir.

Mais, avec leurs défauts, quels puissants orateurs ! Quelle verve, quel souffle, quelle passion de la justice et du bien ! En vérité ces hommes avaient une personnalité et des idées, sous la pression desquelles ont fini par sauter les bandelettes scolastiques pour livrer passage au flot oratoire.

Ce qui leur a le plus manqué c'est l'outil, c'est la langue. Le français du moyen âge n'était pas encore en possession d'exprimer l'âme et la pensée avec leurs richesses infinies. Voilà l'infériorité qui les sépare d'un Raymond Lulle ou d'un Savonarole, dont le parler catalan et italien avaient atteint la perfection.

Et puisque nous avons cité ces étrangers, ne quittons pas le champ des langues romanes sans y avoir jeté un rapide coup d'œil sur le sujet qui nous occupe.

Il a été question de saint Vincent Ferrier, patron d'Alicante, pays de langue catalane, le plus éloquent des orateurs de la fin du XIV[e] siècle et probablement l'un des plus puissants de tous les temps. Mais ce serait fausser sa figure de prétendre ne voir en lui que le

prophète apocalyptique. Il a des moments plaisants assez inattendus, comme dans son commentaire joyeux de la conception de Jean Baptiste : « Notez, dit-il, ce fait d'une dévote qui, aux instances de son mari, trouvait sans cesse des excuses. Si c'était un dimanche : Ha ! sainte Mère de Dieu, aujourd'hui jour de la résurrection. Si un lundi : Ha ! aujourd'hui jour des morts. Si un mardi : Ha ! aujourd'hui l'Eglise honore les anges. Si un mercredi : Aujourd'hui le Christ a été vendu pour nous... ». L'affaire s'achève très mal, comme bien l'on pense.

Un autre catalan d'égale envergure, l'avait précédé dans la voie des succès oratoires, le bienheureux Raymond Lulle, dont le système apologétique, par l'intermédiaire de son disciple Sebonde, initiateur avoué de la méthode d'intrinsécisme, devait exercer son influence sur le troisième livre des *Essais* et jusque sur les *Pensées*.

Entre les deux se situe la figure gigantesque d'Eximenis de Gerona, confesseur du roi d'Aragon D. Juan, prédicateur fameux et même auteur d'un *Ars praedicandi populo*. Autour de lui se groupe l'essaim innombrable des *Alumbrados*, Fray Jeronimo et les autres, tous Frères Mineurs et apôtres de la pauvreté intégrale, surtout dans le Royaume de Majorque (4).

A l'Espagne nous sommes redevables, outre San Pedro Pascual, évêque de Jaen, du génie de saint Dominique, dont le talent familier contribua si efficacement à l'émancipation de l'art oratoire français.

Le Portugal est la patrie de saint Antoine de Padoue, né à Lisbonne en 1195, dont l'éloquence, comme d'ailleurs celle de tous les Frères Mineurs, affectait une allure plus populaire et plus simple que celle des dominicains. C'est ce qu'indiquent du moins les récits des contemporains ; car, pour la rédaction, leurs sermons, et notoirement ceux d'Antoine, regorgent de subtilités et d'allégories, où il est impossible de reconnaître aucune trace des harangues qui lui valurent de si magnifiques triomphes durant son court séjour au Puy et à Limoges vers 1227.

Reste l'Italie qui détient la palme avec saint François d'Assise, saint Bonaventure, Giordano da Pisa, saint Bernardin de Sienne et l'aigle étincelant qui les survole tous, Savonarole, la plus haute voix de toute l'éloquence au moyen âge.

Au terme de cette revue, il nous semble avoir peuplé une volière d'oiseaux de plus en plus rares, dont le ramage étourdissant, formant un céleste concert, ne nous permet plus de nous faire entendre.

Namur. L. STINGLHAMBER, S. I.

(4) Voir P. José Pou y Marti, Visionarios, Beguinos y Fraticelos catala-